Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1908)

Heft: 105

Artikel: Mademoiselle Rotisset

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257492

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

durant un jour ou deux, les âmes sensibles. Le lendemain, on n'y pensera plus.

\$63636363636363636363636363636 Mademoiselle Rotisset

(Suite et fin)

Saivant les allées sablées. Manon, le sein frémissant, dévorait mal sa colère et son indignation! Etre traitée comme un objet sans conséquence, elle, une intelligence (on ne disait pas encore intellectuelle) un cerveau, une âme digne de la Grèce et de Rome!

Et bonne-maman qui semblait trouver cela aussi naturel que d'être appelée « mademoiselle · par cette marquise retardataire, trop flère pour donner du « madame » à une modeste bourgeoise.

Quoi ! pour une particule devant son nom, due au hasard de la naissance, une vieille ridicule et un jeune nigaud, pouvaient se croire des droits à l'insolence!

Et elle jeta un regard courroncé sur son

compagnon.

Non! lui ne s'en croyait pas, au contrairel et sa mine effarouchée, ses manières hésitantes ne lui donnaient pas l'air d'un gentilhomme plein de morgue, mais d'un jeune coquebin déconcerté par le voisinage d'une jolie fille plus délurée que lui. Un imperceptible sourire glissa sur les

lèvres de la jouvencelle.

Oa a beau n'être pas coquette... Sous la charmille, une bande joyeuse riait, folâtrait, chantait :

Qu'est ce qui passe ici si tard. Compagnon de la Marjolaine? Qu'est-ce qui passe ici si tard. Dessus le quai?

G'étaient les enfants avec qui on les en-

voyait jouer!

Elle haussa son impérieux sourcil, et avec une révérence que n'eût pas reniée la comtesse d'Egmout, grande maîtresse en cet art perdu

S'il vous plaît, monsieur, d'aller jouer avec les enfants... pour moi, j'ai passé

L'âge

- Et moi donc, mademoiselle! protestail vivement. J'ai seiz ans! Je suis hors de pages et colonel d'un régiment!

Il se redressait sur ses talons rouges comme un ciquilet sur ses ergots!

Pardonnez-moi si je vons ai offensé. monsieur le colonel, dit-elle, réprimant une zolle envie de rire; mais la faute en est à votre grand'mère, et j'ignorais que vous eussiez dejà vu le feu!

- Hélas! non, mademoiselle, et c'est ce

la grange, sous la paille. Puis, quand la nuit viendrait, nous irions le chercher et le jetterions dans la rivière, car il ne fallait pas que l'on nons accusat de sa disparition.

Comme nous n'osions pas le toucher, nous le traînâmes et, de le voir derrière nous, au bout de la corde, me donnait froid dans

Arrivés dans la grange, nous l'enfouimes aous un tas de paille, mais la corde était gênante et nous la retirâmes, sans le toucher cependant, ea desserrant le ræad à l'aide de deux bâtons.

Pais nous sortimes.

On soupait chez nons à sept heures. Sans doute, parce que nous avons tué Berna, le maléfice n'operait plus et mon père allait qui me peine; d'autant que j'ai une peur affrense.

Peur! un officier!

- Oh! oui ; j'ai peur d'avoir peur! Ce fut dit avec tant de naïveté, de naturel, qu'il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de ses paroles, même s'il n'avait pus sjouté :

— Pensez done, mademoiselle, devant mes soldate, qu'elle honte ! Ce serait à me passer mon épée au travers du corps, et tant que je n'aurai pas assisté à une bataille j'aurai cette appréhension. C'est terrible! Ausri j'attends ma première affaire avec une impatience!...

Il avait l'air ei inquiet, si malheureux et si crâne, à la fois, qu'elle ne songea plus à

rire et dit gravement :

- Avoir peur d'avoir peur, c'est montrer que l'on a de l'honneur et du courage : les gens de cœur ne sont jamais fanfarons, témoins les héros de l'antiquité.

- Vous croyez mademoiselle?

- Sans doute, monsieur. D'ailleurs, il y a plus d'un genre de courage.

- C'est que je crains de n'en avoir au-

Le courage civique?
Ça, je l'ignore; mais je sais que je suis très poltron auprès des femmes.

En vérité?

- Oui. Tenez, continua-t-il avec un beau sérieux contrastant avec son museau rose de chérabio, devant une jolie personne (comme vous, par exemple), il me vient, sur le bout de la langue, toutes sortes de belles choses... Je voudrais vous dire combien je vous trouve gracieuse, aimable, séduisante... combien j'envie ceux qui vous voient tous les jours, qui peuvent effleurer vos doigts fuselés, entendre le froufrou de votre robe... et je n'ose... j'ai peur... et que vous vous moquiez de moi comme grand'mère, qui me traite toujours de nigaud... et m'envoie

Un gros soupir ponctue cette belle décla-

ration.

Minandant, Manon regardait la pointe de son petit soulier, tracent des signes dans le sable.

- Si vous êtes aussi hardi en actions qu'en parole..

- Hardi! moi!

- Dame! que pourriez-vous dire de mieux, si vous osiez ?

It y cut un silence ; on n'entendait que les voix enfantines

> Que demande le chevalier. Compagnon de la Marjolaine. Que demande le chevalier, Dessus le quai?

Que demandait Sosthène? Que répondait Manon ?

mieux. Même il put se mettre à table ; mais, à mon tour, je me s ntais malade. J'avais la sièvre et je me demandais anxieusement comment nous nous y prendrions pour transporter, sans être remarqués, le chat du père Michel, à la rivière.

Je quittai la ferme comme j'en avais l'habitude chaque soir après le repas et, sous prétexte de jouer une partie de billes avec les camarades, je me dirigeai vers la place de l'églice où Clément m'attendait.

Il etait près de huit heures, mais en juillet on y voit tard et il y avait encore du soleil dans l'air, un joli soleil adouci qui nuançait le ciel de nuances exquises et qui semblait envelopper la campagne dans un pondroiement d'or.

(La fin prochainement.)

Un baiser voltiges dans l'air, étouffé heureusement par le couplet suivant :

> Une fille à marier. Compagnon de la Marjolaine, Une fille à marier, Dessus le quai?

Oh! comme le chevalier de la ronde pepulaire, emporter sur son fringant coursier cette exquise créature, sourire enjôleur, et s'en aller se marier, loin, bien loin des pères barbares et des aïeules railleuses!

Hé!hé! se faire aimer, et peut être éponser par ce singulier timide, capable de toutes les audaces...hé! hé! la chose ne serait pas sans charme! Et quelle revanche des impertinences de la donairière, de la nommer un jour grand'mère!

- Southène!

- Manon!

On les appelle... ils s'éveillent de leur rêve.

Où vous reverrai-je?

- Mais, monsieur...

– Je ne pourrrais plus vivre запя vons voir... Chez votre grand mère?

Je la quitte demain.

- Chez vous?

- Impossible ! mes parents ne vous recevraient pas.

Je passerai sous vos fenêtres et vous descendrez bien quelquefois? Ne dites pas non .. Vous demeurez ?

Place Dauphine... mais c'est bien inutile... D'ailleurs, croyez-vous que je resterai là à vous guetter?

Nous aurons un signal... Tenez... je fredonnerai :

Qu'est-ce qui passe ici si tard ?...

- Nous perdrez votre temps...

- Alors, je piquerai nne tête dans la Seine et vous aurez le regret de ma mort ! Suc le perron les deux vieilles dames les attendent en babillant.

- S'est on bien amusés, enfants ? demanda la marquise.

Et Sosthène répondit a ce que animation eingulière

Oh! oui, grand'mère!

Inutile de dire qu'en dépit de ses fières protestations, Manon, rentrée chez son père. n'eut rien de plus pressé que de guetter le passage du chevalier, et que, plus d'une foie. M. Philippon s'étonna de la lenteur que ex fille, si active, cependant, apportait maintenant à faire les commissions, tandis que. ca ché dans les arbres de la place Dauphine. un merle, sans doute, siffiait en sourdine

Qu'est-ce qui passe ici si tard?..

* * *

Vingt ans se sont écoulés : l'idylle a fini. comme toutes les idylles, par une séparation. des larmes, un départ. Manon Philippon n'a jamais revu Sosthène de Bei morel, établi et marié aux Iles. Elle est devenue Mª Roland. La coquette de jadis joue mainten nt les héroïnes tragiques, et pourrait prendre place parmi les femines illustres qui attendent leur Platarque.

Elle a gouverné la France et donné des lecons au roi, fait échec à la reine; aujourd'hoi, elle lui succède en prison, en attendant que ce soit sur l'échafand. Stoïque dans l'adversité comme dans la fortune, elle emploie les loisirs de sa captivité à rédiger ses Mémoires. Elle s'arrête avec complaisance sur ses années de couvent, ses gonts, ses études. Elle relate avec verve sa visite à M". de Boismorel, mais elle ne dit pas un mot de Sosthène. Est ce l'oubli volontaire on involontaire? Dans ce miroir on elle

pose pour femme forte, craint-elle de laisser entrevoir une faiblesse ? Est-il, son souvenir, réellement estacé, ou bien est-ce pour sile la petite sieur séchée au livre de la vie, que l'on garde pieusement cachée aux profanes? Qui sait? A sa « petite vilaine table » couverte d'un linge blanc qui lui sert de bureau, elle feuillette un livre de Tompson, respire quelques fleurs, écoute an oiseau et ne se trouve pas trop malheureuse, malgré l'ombre des barreaux, l'inquiétude de son mari en fuite, le souci de sa fille, orpheline bientôt. Elle a vécu l'existence virile d'un de ces hommes illustres admirés dès sa petite enfance; elle a connu les ivresses de la gloire, les illusions de la liberté, les jouissances de l'ambition, les triomphes de l'orgueil. La petite bourgeoise a été reine d'une république, et peut-être l'échafaud de Marie-Antoinette n'est-il pas pour déplaire à la petite fille de Mue Rotisset. Non... elle n'a rien à regretter... elle ne regrette rien... et pourtant...

A retourner ainsi en arrière, on fait plus d'une rencontre imprévue qui vous barre tendrement le chemin... La plume levée elle écoute le sansonnet du porte-elefs qui aiffle là, dans la cour, et lui rappelle peut-êlre le merle jaseur de la place Dauphine...

Qa'aurait été sa vie, si...

Et elle soupire involontairement.

Brusquement derrière ses barreaux, une chanson éclate :

Qu'est-ce qui passe ici si tard, Compagnons de la Marjolaine?..

C'est une voix jeune et fraîche dont le timbre connu lui fait battre le cœur.

Rêve t-elle?

Mais non le refrain continue :

Que demande le chevalier?

Elle est à la fenêtre, elle regarde dans le présu.

Une troupe joyeuse rit, chante, folatre. comme il y a vingt ans. Seulement ce ne sont pas des enfants en liberté, mais des captifs de tout âge, voués au couteau, qui se divertissent ainsi en attendant l'heure de Samson.

Un jeuno homme conduit le branle, une jolle figure poupine, aux yeux ingénus, au rire candide, qui semble s'amuser de tout sen cœur.

-- A mon tour, Boismorel! crie un antre impatient de prendre sa place.

Boismorel!

Pu instant après, Mar Roland parait dans le préau, où elle ne descend jamais d'ordinaire. Les jeux s'arrêtent : car ceux qu'elle a combattus même l'admirent et respetent le malleur qui les raproche. Souriante, elle les engage à continuer et s'adressant à l'un d'eux:

— Monsieur de Boismorel, dit-elle, seriez vous parent du marquis Sosthène marié aux Iles?

- C'était mon père, madame.

 Je l'ai un peu connu jadis... Vous tui ressemblez beaucoup.

- On me l'a dit souvent, madame, et je vondrais lui ressembler en tout.

La conversation continue... Plus maternate qu'elle ne s'était peut-être jamais montrée à la fille Eudora, Mas Roland questiona de jeune Sosthène. (Il portait le même nom!) Venu en France pour recueillir la succession de sa grand'mère, il s'était trouve compris dans une fournée de suspects. Il était condamné de la voille et devait être exécuté le lendemain.

- Comme moi, dit-elle : nous serons peutêtre de la même charrette. - Je le vondrais bien... et pourtant...

- Quoi donc?

- Vous ne rirez pas de moi, madame... mais... jai peur d'avoir peur !...

C'était le même accent naïl, timide et ré-

Manon oublia qu'elle s'appelait M. Roland, et conquise, charmée par cette jeunesse qui lui rappelait la sienne :

- Rassurez-vous: vous êtes poltron comme votre père qui était fort hardi...

Et un peu de rouge colora ses joues à ce souvenir.

Le le demain ainsi qu'elle l'avait souhaité la même charretto les emmena place de la Révolution.

— Vous voyez bien que ce n'est rien, dit-elle gaîment en lui montrant leurs compagnons montant l'un après l'autre à l'échafand.

- Ah! lant que vous êtes la, je suis tranquille.

Il devait passer le dernier : généreuse jusqu'au bout, elle demanda à lui céder son tour et :

— Ça vous ferait trop de peine de me voir mourir, dit-elle comme pour ménager son amour propre.

— Oh! madame que vous êtes bonne! Et, avec un élan impétueux, où elle retrouva son père:

- Voul z-vous me permettre de vous embrasser?

Avant qu'elle eût pu répondre, il lui prit un baiser, sans qu'elle s'en doutât et bondit sur la plate forme.

Sa jolie figure poupine apparut à la lunette:

Qu'est-ce qui passe ici...

Le sinistre couperet traucha le gai refrain sur les lèvres vaillantes qui n'avaient pas tremblé, et M. Roland gravit les degrés à son tour!...

Arthur Dourliac.

Un diagnostic de la mort réelle

De tous les genres de mort qui peuvent atteindre les hommes, le plus épouvantable est, sans conteste, d'être enterré vivant. Il est impossible de se figurer l'horreur atroce que doit éprouver une personne encore en vie lorsqu'elle se trouve ainsi ensevelie, privée de tout secours et sans espoir d'échapper à l'horrible sort qui l'attend.

Les creurs de ce genre sont heureusement fort rares, et les progrès de la médecine ter dent à les rendre de plus en plus impossibles. Pourtant certains états pathologiques tels que la catalepsie, sont encore très difficiles à distinguer de la mort réelle, et il arrive parfois qu'on ne les reconnaît qu'à la dernière miunte. Pour éviter tout enterrement prématuré, plusieurs moyens et divers appareils ont été imaginés; mais, jusqu'ici, on les appliquait peu en pratique, à cause des difficultés rencontrées dans leur emploi.

À la séance du 18 novembre dernier, de l'Académie des Sciences, M. Vaillant a exposé que le diagnostic de la mort réelle pent être fait, quant à présent, par l'examen radiographique des organes abdominaux.

En effet, sur la radiographie d'un sujet vivant. l'estomac et l'intestin ne sont pas visibles. On obtient sur la plaque sensible un diagramme de l'estomac et de l'intestin et les circonvolutions intestinales se dessinent avec tous leurs détails.

D'où vient cette différence? M. Vaillant estime que, chez l'être vivant, les organes étant transparen's et en mouvements continuels se laissent traverser facilement par les rayons X. Au contraire, chez le sujet mort, il se forme dans l'estomac et l'intestin, des gaz en majeure partie des sulfures qui, sous l'influence des rayons X, deviennent phosphoresents, Cette phosphorescence n'est pas perceptible; l'œil ne peut la percevoir qu'au moyen d'une radioscopie de la région abdominale. De plus, les organes devenant plus lumineux sous l'action des rayons, provoquent une surimpression de la plaque photographique aux endroits où leur image se reproduit. Enfin, leur complète immobilité permet d'enregistrer tous les détails de leur structure, chose qu'on n'ob. tiendra jamais sur un sujet vivant.

La radiographie est d'un usage courant, aujourd'hui, pour que la preuve de la mort réelle puisse se faire dans tous les cas douteux. On doit être heureux de posséder un moyen aussi simple et efficace qui permettra de contrôler sûrement le pronostic du médecin, et qui sera capable de dénoncer les erreurs infiniment rares, répétons le, qui pourraient encore se produire quelquefois.

Docteur d'Ox.

Recettes utiles

Conseils de saison. — Les chaufferettes et les caoutchoucs. — La question des chaussures. — Pour bien nettoyer les flunelles. — Engelures. — Les ongles et les enfants.

Deux choses sont très en usage à la campagne, pendant la saison d'hiver; ce sont : les chaufferettes et les caoutchoucs. Elles présentent que ques avantages et pas mal d'inconvénients. Les chaufferettes prédisposent à la congession et aux engelures, et quant aux caoutchoucs, ils empê h nt l'évaporation de la sueur, maintiennent par conséquent les pieds dans l'humidité et causent un relachement de la peau qui vient alors moins résistante au froid.

Si l'on tient donc à s'en chausser pour marcher dans la boue ou la neige, il faut avoir le plus grand soin de les retirer dès qu'on rentre au logis.

Quant aux chauff retter, le mieux est de ne pas s'en servir si l'on est sujet au froid, de s'en préserver par d'autres moyens. Nous ne savons rien de plus efficace que de se plonger alternativement les pieds dans de l'eau chaude puis dans de l'eau froide à deux ou trois reprises et même plus. Ce traitement qui doit se pratiquer de préférence le matin au lever et qui a pour résultat de rétablir et d'activer la circulation du sang est particulièrement recommandable pour les personnes âgées.

Passons maintenant au chapitre des chaussures. Il est de la plus grande importance pendant la saison d'hiver. Tout d'abord il faut se chausser largement. Les souliers étroits entravent la circulation du sang et par suite facilitent le refroidissement des pieds. Et quand vous serez muni de fortes chaussures, prenez la précaution de les rendre imperméables à l'humidité, en les enduisant tout au moins sur les côtés de la semelle, d'un mélange de cire et de suif de mouton foudus ensemble.

Il est un autre procédé : celui de l'imperméabilisation par le caoutchouc. Des diver-